11. L'HUMILITÉ

André Comte-Sponville

Ancien élève de l'École Normale Supérieure et agrégé de philosophie, André Comte-Sponville fut longtemps métré de conférences à l'Université Paris I (Panthéon-Sorbonne). Il se consacre aujourd'hui à l'écriture. Il a également publié, aux PUF, un *Traité du désespoir et de la béatitude* et un *Dictionnaire philosophique*.

L'humilité est une vertu humble : elle doute même d'être une vertu ! Qui se vanterait de la sienne montrerait simplement qu'il en manque.

Cela toutefois ne prouve rien : d'aucune vertu l'on ne doit se vanter, ni même être fier, et c'est ce qu'enseigne l'humilité. Elle rend les vertus discrètes, comme inaperçues d'elles-mêmes, presque déniées. Inconscience ? C'est plutôt une conscience extrême des limites de toute vertu, et de soi. Cette discrétion est la marque — elle-même discrète — d'une lucidité sans faille et d'une exigence sans faiblesses. L'humilité n'est pas le mépris de soi, ou c'est un mépris sans méprise. Elle n'est pas ignorance de ce qu'on est, mais plutôt connaissance, ou reconnaissance, de tout ce qu'on n'est pas. C'est sa limite, puisqu'elle porte sur un néant. Mais c'est en quoi aussi elle est humaine : « Tant sage qu'il voudra, mais enfin c'est un homme : qu'est-il plus caduc, plus misérable et plus de néant ? »^[1] Sagesse de Montaigne : sagesse de l'humilité. Il est absurde de vouloir dépasser l'homme, ce qu'on ne peut, ce qu'on ne doit^[2]. L'humilité est vertu lucide, toujours insatisfaite d'elle-même, mais qui le serait plus encore de ne pas l'être. C'est la vertu de l'homme qui sait n'être pas Dieu.

Ainsi est-elle la vertu des saints, quand les sages, hors Montaigne, semblent parfois en être dépourvus. Pascal n'a pas tout à fait tort, qui critique la *superbe* des philosophes. C'est que certains ont pris au sérieux leur divinité, de quoi les saints ne sont pas dupes. « *Divin, moi ?* » Il faudrait ignorer Dieu, ou s'ignorer soi. L'humilité refuse au moins la seconde de ces deux ignorances, et c'est en quoi d'abord elle est une vertu : elle relève de l'amour de la vérité, et s'y soumet. Etre humble, c'est aimer la vérité plus que soi.

C'est en quoi aussi toute pensée digne de ce nom suppose l'humilité : la pensée humble, c'est-à-dire la pensée, s'oppose en cela à la vanité, qui ne pense pas mais qui se croit. On dira que cette humilité ne dure guère... Mais la pensée non plus. De là les orgueilleux systèmes.

4

L'humilité, elle, penserait plutôt sans se croire : elle doute de tout et, spécialement, d'elle-même. Humaine, trop humaine... Qui sait si elle n'est pas le masque d'un très subtil orgueil ?

5

Mais essayons d'abord de la définir.

6

« L'humilité, écrit Spinoza, est une tristesse née de ce que l'homme considère son impuissance ou sa faiblesse. »^[3] Cette humilité-là est moins une vertu qu'un état : c'est un affect, dit Spinoza, autrement dit un état d'âme. Quiconque imagine sa propre impuissance, son âme « est attristée par cela même »^[4]. C'est notre expérience à tous, et il serait abusif d'en faire une force. Or la vertu, pour Spinoza, n'est rien d'autre : vertu c'est force d'âme, et joyeuse toujours ! L'humilité n'est donc pas une vertu^[5], et le sage n'en a que faire.

7

Il se pourrait pourtant que ce ne fût qu'une question de mots. Non seulement parce que l'humilité, pour Spinoza, sans être une vertu, est pourtant « plus utile que dommageable »^[6] (elle peut aider qui la pratique à « vivre enfin sous la conduite de la raison », et les Prophètes ont eu raison de la recommander)^[7], mais aussi, et surtout, parce que Spinoza envisage expressément un autre affect, positif, qui correspond exactement à notre humilité vertueuse : « Que si nous supposons un homme concevant son impuissance parce qu'il connaît quelque chose de plus puissant que lui-même, et par cette connaissance délimite sa propre puissance d'agir, nous ne concevons alors rien d'autre, sinon que cet homme se connaît lui-même distinctement, c'est-à-dire que sa puissance d'agir est secondée. »^[8] Cette humilité-là est bien une vertu, car c'est une plus grande force, pour l'âme, que de se connaître soi adéquatement (le contraire de l'humilité est l'orgueil, et tout orgueil est ignorance) tout en connaissant une autre chose plus grande. Sans tristesse ? Pourquoi non, si l'on cesse de n'aimer que soi ?

8

On évitera donc, malgré certains traducteurs, de confondre l'humilité avec la *micropsuchia* d'Aristote, qu'il faut rendre plutôt par *bassesse* ou *petitesse*. De quoi s'agit-il ? On se souvient que toute vertu, pour Aristote, est un sommet entre deux abîmes. Ainsi en est-il de la magnanimité ou grandeur d'âme : qui s'en éloigne par excès tombe dans la vanité ; qui par défaut, dans la bassesse. Etre bas, c'est se priver de ce dont on est digne, c'est méconnaître sa valeur réelle, au point de s'interdire, faute de s'en croire jamais capable, toute action un peu haute^[9]. Cette petitesse correspond assez bien à ce que Spinoza, la distinguant de l'humilité

9

(*humilitas*), appelle *abjectio*, qu'on traduit ordinairement par mésestime ou mépris de soi, mais que Bernard Pautrat eut raison, me semble-t-il, de traduire par *bassesse* : « La bassesse (*abjectio*) est de faire de soi, par tristesse, moins de cas qu'il n'est juste »^[10]. Que cette bassesse puisse naître de l'humilité, c'est entendu^[11], et c'est alors ce qui rend cette dernière vicieuse. Mais il n'y a là aucune fatalité : on peut être triste de son impuissance sans l'exagérer pour cela, et même, c'est ce que j'appelle l'humilité vertueuse, en trouvant dans cette tristesse un surcroît de force pour la combattre. On dira que cela sort du spinozisme. Je n'en suis pas certain^[12], et bien sûr je m'en moque. Que la tristesse soit une force en nous, parfois, ou qu'elle puisse mobiliser celle dont nous disposons, voilà ce que l'expérience enseigne, me semble-t-il, ce que Spinoza d'ailleurs reconnaît^[13], et qui importe davantage que les systèmes. Il y a un courage du désespoir, et un courage aussi de l'humilité. Au reste, on ne choisit pas. Mieux vaut une vraie tristesse qu'une fausse joie.

L'humilité, comme vertu, est cette tristesse vraie de n'être que soi. Et comment serait-on autre chose ? La miséricorde vaut aussi pour soi, qui tempère l'humilité d'un peu de douceur. Qu'il faille se contenter de soi, voilà ce qu'enseigne la miséricorde. Mais en être content, qui le pourrait, sans vanité ? Miséricorde et humilité vont de pair, et se complètent. S'accepter soi — mais ne pas se raconter d'histoires.

« Le contentement de soi, écrit Spinoza, est en réalité l'objet suprême de notre espérance. »^[14] Disons que l'humilité est son désespoir, et tout sera dit.

Tout ? Point encore, pourtant. Il se pourrait même que l'essentiel n'ait pas été abordé. L'essentiel ? La *valeur* de l'humilité. Vertu, ai-je dit. Mais de quelle importance ? De quel rang ? De quelle dignité ?

On voit le problème : si l'humilité est digne de respect ou d'admiration, n'est-ce pas à tort qu'elle est humble ? Et si elle a raison de l'être, comment aurait-on raison de l'admirer ? Il semble que l'humilité soit une vertu contradictoire, qui ne pourrait se justifier que par sa propre absence, ou valoir qu'à ses dépens.

« Je suis très humble » : autocontradiction performative.

« Je manque d'humilité » : c'est un premier pas vers elle.

Mais comment un sujet peut-il valoir en se dévalorisant ?

On rejoint là, au fond, la double critique, kantienne et nietzschéenne, de l'humilité. Voyons un peu les textes. Dans la *Doctrine de la vertu*, Kant oppose légitimement ce qu'il appelle la « fausse humilité » (ou bassesse) au devoir de respecter en soi la dignité de l'homme comme sujet moral : la *bassesse* est le contraire de *l'honneur*,

explique-t-il, et celle-là est aussi sûrement un vice que celui-ci est une vertu^[15]. Kant s'empresse évidemment d'ajouter qu'il existe aussi une véritable humilité (*humilitas moralis*), dont il donne cette belle définition : « La conscience et le sentiment de son peu de valeur morale *en comparaison avec la loi* est l'humilité. »^[16] Loin d'attenter à la dignité du sujet, cette dernière humilité la suppose (il n'y aurait aucune raison de soumettre à la loi un individu qui ne serait pas capable d'une telle législation intérieure : l'humilité implique l'élévation) et la confirme (se soumettre à la loi est une exigence de la loi même : l'humilité est un devoir).

Il reste que Kant maintient celle-ci dans de très strictes limites, fort en deçà, soit dit en passant, des habitudes chrétiennes (ou bien seulement catholiques ?), et même, me semble-t-il, d'une certaine disposition spirituelle dont les mystiques, et pas seulement en Occident, attestent la généralité et — pour qui du moins prend au sérieux ce qu'ils ont à nous dire — la valeur. « S'agenouiller ou se prosterner jusqu'à terre, même pour se rendre sensible l'adoration des choses célestes, est contraire à la dignité humaine », écrit Kant^[17], et cela est beau. Mais est-ce vrai ? Qu'on ne doive être ni servile ni courtisan, c'est une évidence. Mais faut-il pour cela — et contre les traditions spirituelles les plus hautes et les mieux avérées — condamner aussi, par exemple, la mendicité^[18] ? Saint François d'Assise ou le Bouddha ont-ils péché contre l'humanité ? Qu'il soit « dans tous les cas indigne d'un homme de s'humilier et de se courber devant un autre »^[19], on peut à la rigueur l'admettre. Mais, outre que l'humilité n'est pas l'humiliation et n'en a que faire (l'humiliation n'est bonne qu'aux orgueilleux ou aux pervers), faut-il pour autant prendre tout à fait au sérieux, s'agissant de soi, cette *sublimité*, comme dit Kant, de notre constitution morale ? N'est-ce pas précisément manquer d'humilité, de lucidité — et d'humour ? L'homme empirique (*homo phaenomenon, animal rationale*) n'a guère d'importance, explique Kant, mais considéré comme personne (*homo noumenon*), c'est-à-dire comme sujet mord, il possède une dignité absolue : « son peu de valeur en tant qu'*homme animal* ne peut nuire à sa dignité comme *homme raisonnable* »^[20]. Soit. Mais qu'en reste-t-il, si les deux ne font qu'un ? Les matérialistes sont plus humbles, qui n'oublient jamais l'animal en eux. Fils de la terre (*humus*, d'où vient *humilité*), et indignes à jamais du ciel qu'ils s'inventent. Et même s'agissant de « la comparaison de soi avec d'autres hommes »^[21] : est-il vraiment coupable ou bas de s'incliner devant Mozart, Cavaillès ou l'abbé Pierre ? « Celui qui se transforme en ver de terre ne doit pas se plaindre par la suite qu'on lui marche dessus », écrit fièrement Kant^[22]. Mais celui qui se transforme en statue — fût-ce à la gloire de l'Homme ou de la Loi —, doit-il se plaindre si l'on suspecte en lui la pose ou la froideur ? Mieux vaut le mendiant sublime, qui lave les pieds du pécheur.

Quant à Nietzsche, on n'en finirait pas de le suivre et de le reprendre : il a raison sur tout, tort sur tout, et ce qu'il dit de l'humilité n'échappe pas à ce maelström. Qu'il y ait dans l'humilité, souvent, une bonne part de nihilisme ou de ressentiment, qui peut le contester ? Combien ne s'accusent eux-mêmes que pour mieux accuser le monde ou la vie — et s'excuser par là ? Combien ne se nient que par incapacité d'affirmer — et de faire ! — quoi que ce soit ? Oui. « Ceux que l'on croit être le plus pleins de mésestime d'eux-mêmes et d'humilité sont généralement le plus pleins d'ambition et d'envie », disait déjà Spinoza^[23]. Oui encore. Mais est-ce le cas de tous ? Il y a une humilité chez Cavallès, chez Simone Weil, chez Etty Hillesum — et même chez Pascal ou Montaigne ! —, à côté de quoi c'est la grandeur nietzschéenne qui sent l'enflure. Nietzsche reprend la même image que Kant, celle du ver de terre : « Le ver se recroqueville quand on marche dessus. Cela est plein de sagesse. Par là il amoindrit la chance de se faire de nouveau marcher dessus. Dans le langage de la morale : *l'humilité*. »^[24] Mais est-ce là le tout de l'humilité ? Est-ce là l'essentiel ? Croit-on, avec ce genre de psychologie, rendre compte de l'humilité d'un saint François d'Assise ou d'un saint Jean de La Croix ? « Les plus généreux ont coutume d'être les plus humbles », écrit Descartes, et celui-là n'avait guère d'un ver de terre^[25]. On ne saurait pas davantage voir dans l'humilité l'envers seulement de je ne sais quelle haine de soi. Ne confondons pas l'humilité et la mauvaise conscience, l'humilité et le remords, l'humilité et la honte. Il s'agit de juger non ce qu'on a fait, mais ce qu'on est. Et nous sommes si peu... Y a-t-il même matière à jugement ? Le remords, la mauvaise conscience ou la honte supposent qu'on aurait pu faire autrement, et mieux. L'humilité constaterait plutôt qu'on ne peut mieux être. « Peut mieux faire » : cette formule du maître accuse avant d'encourager, et c'est ce que dit aussi le remords. L'humilité dirait plutôt : « Est ce qu'il peut ». Trop humble pour s'accuser ou s'excuser. Trop lucide pour s'en vouloir tout à fait. Encore une fois, humilité et miséricorde vont ensemble — et le courage n'a que faire d'encouragements. Le remords est une erreur (parce qu'il suppose le libre arbitre : les stoïciens et Spinoza le récusent pour cela) avant d'être une faute. L'humilité, un savoir avant d'être une vertu. Triste savoir ? Si l'on veut. Mais plus utile à l'homme qu'une joyeuse ignorance. Mieux vaut se mépriser que se méprendre.

Sans les confondre l'une et l'autre, on pourrait appliquer à l'humilité, et *a fortiori* (car elle ne suppose pas l'illusion du libre arbitre, ni le même redoublement de souffrance), ce que Spinoza dit de la honte : « Bien qu'il soit triste, en réalité, l'homme qui a honte de ce qu'il a fait est cependant plus parfait que l'impudent qui n'a aucun désir de vivre honnêtement. »^[26] Même triste, l'homme humble est cependant plus parfait que l'impudent prétentieux. C'est ce que chacun sait (mieux vaut l'humilité du brave homme que l'arrogance satisfaite du salaud), et qui donne tort à Nietzsche. L'humilité est vertu d'esclave, dit-il ; les maîtres, « altiers et fiers »,

n'en ont que faire : toute humilité leur est méprisable^[27]. Admettons. Mais le mépris n'est-il pas plus méprisable que l'humilité ? Et la « glorification de soi-même », à quoi l'aristocrate se reconnaît^[28], est-elle compatible avec cette lucidité dont par ailleurs Nietzsche, et ajuste titre, fait la vertu philosophique par excellence ? « Je me connais trop pour me glorifier de quoi que ce soit, objecterait l'homme humble : j'ai plutôt besoin de toute la miséricorde dont je suis capable pour pouvoir seulement me supporter... » Quoi de plus ridicule que de jouer au surhomme ? A quoi bon cesser de croire en Dieu, si c'est pour être à ce point dupe de soi ? L'humilité, c'est l'athéisme à la première personne : l'homme humble est athée de soi, comme l'incroyant l'est de Dieu. Pourquoi prétendre briser toutes les idoles, si c'est pour glorifier la dernière (le moi !), si c'est pour célébrer son propre culte ? « Humilité égale vérité », dira Jankélévitch^[29] : combien cela est plus vrai, et plus humble, que la *glorification* nietzschéenne ! Sincérité et humilité sont sœurs : « L'impitoyable et lucide sincérité, la sincérité sans illusions est pour le sincère une continuelle leçon de modestie ; et vice versa la modestie favorise l'exercice de l'autoscopie sincère. »^[30] C'est aussi l'esprit de la psychanalyse (« sa majesté le moi », comme dit Freud, y perd son trône), par quoi surtout elle est estimable. Il faut aimer la vérité, ou s'aimer soi. Toute connaissance est une blessure narcissique.

Faut-il alors se haïr, comme voulait Pascal ? Certes pas : ce serait manquer à la charité, à quoi chacun a droit (y compris soi-même), ou plutôt qui donne à chacun, au-delà de tout droit, l'amour qu'il ne mérite pas mais qui l'illumine, comme une grâce injustifiable et due, gratuite et nécessaire — le peu d'amour vrai, même nous concernant (mais alors il ne porte plus sur l'ego : il le traverse), dont parfois nous sommes capables !

Aimer son prochain comme soi-même, et soi-même comme un prochain : « Là où est l'humilité, disait saint Augustin, là aussi la charité. »^[31] C'est que l'humilité mène à l'amour, comme Jankélévitch l'a rappelé^[32], et tout amour vrai, sans doute, la suppose : sans l'humilité, le moi occupe tout l'espace disponible, et ne voit l'autre que comme objet (de concupiscence, non d'amour !) ou comme ennemi. L'humilité est cet effort, par quoi le moi essaie de se libérer des illusions qu'il se fait sur lui-même et — parce que ces illusions le constituent — par quoi il se dissout. Grandeur des humbles. Ils vont au fond de leur petitesse, de leur misère, de leur néant : là où il n'y a plus rien, où il n'y a plus que tout. Les voilà seuls et nus, comme n'importe qui : exposés sans masque à l'amour et à la lumière.

Mais l'amour sans illusions ni concupiscence — la charité —, en sommes-nous seulement capables ?

Ce n'est pas le lieu d'en décider. Mais quand bien même nous ne le serions pas, reste la compassion, qui est son visage le plus humble et son approximation quotidienne.

Dans son chapitre sur l'humilité, Jankélévitch observe à juste titre que « les Grecs n'ont presque pas connu cette vertu »^[33]. Peut-être est-ce faute de s'être donné un Dieu assez grand pour que la petitesse de l'homme y paraisse comme il faut ? Il n'est pas sûr pour autant qu'ils aient été dupes toujours de leur grandeur (Jankélévitch se trompe, me semble-t-il, comme Pascal ; sur « l'orgueil stoïcien »^[34] : il y a aussi une humilité, chez Epictète, par quoi l'ego sait n'être pas Dieu, et n'être rien) ; mais peut-être avaient-ils moins de narcissisme à combattre, ou moins d'illusions à dissiper. Toujours est-il que ce Dieu-là (le nôtre : celui des juifs, des chrétiens et des musulmans), et qu'on y croie ou pas, est maintenant pour chacun, par différence, une terrible leçon d'humilité. Les Anciens se définissaient comme mortels : la mort seule, pensaient-ils, les séparait du divin. Nous n'en sommes plus là, et savons maintenant que l'immortalité même serait incapable (et pour cela sans doute insupportable) de faire de nous autre chose, hélas, que ce que nous sommes... Qui n'aspire parfois à mourir, pour être libéré de soi ?

L'humilité est en cela, peut-être, la plus religieuse des vertus. Comme on voudrait s'agenouiller dans les églises ! Pourquoi se le refuser ? Je ne parle que pour moi : c'est qu'il faudrait m'imaginer qu'un Dieu m'a créé — et de cette prétention au moins je suis libéré. Nous sommes si peu de chose, si faibles, si misérables... L'humanité fait une création tellement dérisoire : comment s'imaginer qu'un Dieu ait voulu *cela* ?

C'est ainsi que l'humilité, née de religion, peut mener à l'athéisme.

Croire en Dieu, ce serait péché d'orgueil.

-
- [1] Montaigne, *Essais*, II, 2, p. 345-346 de l'éd. Villey-Saulnier (PUF).
- [2] *Essais*, II, 12, p. 604 de l'éd. Villey-Saulnier ; voir aussi III, 13, p. 1115-1116 (remarquons qu'il s'agit là des conclusions, respectivement, du plus long et du dernier des essais de Montaigne : les derniers mots de Montaigne sont d'une humilité apaisée et joyeuse).
- [3] *Ethique*, III, déf. 26 des affects (rappelons que, sauf précision contraire, je cite Spinoza d'après la traduction Appuhn, qu'il m'arrive parfois de corriger).
- [4] *Ethique*, III, prop. 55 (voir aussi le scolie).
- [5] *Ethique*, IV, prop. 53.
- [6] *Ethique*, IV, scolie de la prop. 54.
- [7] *Ibid.*

- 8] *Ethique*, IV, démonstration de la prop. 53. Sur la différence entre « l'humilité vertueuse » et « l'humilité vicieuse », voir aussi Descartes, *Traité des passions*, III, art. 155 et 159.
- 9] *Ethique à Nicomaque*, IV, 9. Cela explique, sans le justifier tout à fait, que Tricot, suivant en cela saint Thomas et l'étymologie, traduit *micropsuchia* (littéralement : petite âme) par « pusillanimité », qui, s'il signifie bien « petite âme » en latin, n'a guère ce sens en français moderne : l'homme pusillanime manque de courage ou d'audace ; l'homme bas, de fierté ou de dignité.
- o] Spinoza, *Ethique*, III, déf. 29 des affects (trad. B. Pautrat, Seuil, 1988).
- 1] *Ethique*, III, explication de la déf. 28 des affects.
- 2] On pourrait sans doute dire de l'humilité, *mutatis mutandis*, ce qu'Alexandre Matheron écrit du repentir : « cette connaissance vraie du mal nous sensibilise à la vérité libératrice » (*Le Christ et le salut des ignorants chez Spinoza*, Paris, Aubier, 1971, p. 113). L'humilité, même comme tristesse, peut aider chacun à se déprendre de soi : c'est un antidote contre le narcissisme. D'ailleurs, au moins autant que le repentir, elle fait partie du message prophétique (comme Spinoza le rappelle : *Eth.*, IV, 54, scolie) et évangélique (le Christ, « maître doux et humble de cœur » : Mt, 11, 29), dont Spinoza, comme on sait, se veut expressément l'héritier.
- 3] « Plus grande est la tristesse, plus grande est la partie de la puissance d'agir de l'homme à laquelle elle s'oppose nécessairement ; donc plus grande est la tristesse, plus grande est la puissance d'agir par laquelle l'homme s'efforce à son tour d'écarter la tristesse » (*Ethique*, III, dém. de la prop. 37). Il y a là de quoi penser une « dynamique de la résistance » : voir à ce propos le bel article de Laurent Bove, Spinoza et la question de la résistance, *L'enseignement philosophique*, mai-juin 1993, n° 5, p. 3 à 20.
- 4] *Ethique*, IV, scolie de la prop. 52.
- 5] *Doctrine de la vertu*, introduction de la première partie (trad. Philonenko, Vrin, 1968, p. 92-93).
- 6] *Ibid.*, deuxième section, § 11 (p. 109 de la trad. franç.).
- 7] *Ibid.*, § 12 (p. 111).
- 8] Comme fait Kant : *ibid.*, p. 111.
- 9] *Ibid.*
- o] *Op. cit.*, p. 108-109.
- 1] Et non plus avec la Loi : *ibid.*, § 11, p. 110.
- 2] *Ibid.*, Questions casuistiques (p. 111).
- 3] *Ethique*, III, définition 29 des affects, explication. Voir aussi *Ethique*, IV, Appendice, chap. 22 (ainsi que Descartes, *Traité des passions*, art. 159).
- 4] *Le crépuscule des idoles*, Maximes et pointes, aph. 31.
- 5] *Traité des passions*, III, art. 155 ; voir aussi la condamnation de l'orgueil, à l'art. 157. Sur l'humilité dans la tradition chrétienne, on se reportera au bel article de Jean-Louis Chrétien, dans le n° 8 de la série « Morales » de la revue *Autrement (L'humilité)*, 1992, p. 37 à 52.
- 6] *Ethique*, IV, scolie de la proposition 58.
- 7] *Par-delà le bien et le mal*, aph. 260.
- 8] *Ibid.*

- 9] *Traité des vertus*, II, 1, chap. 4 (« L'humilité et la modestie »), p. 286.
- 0] *Ibid.*, p. 285.
- 1] Cité par le *Vocabulaire de théologie biblique*, art. « Humilité », Ed. du Cerf, 1971, p. 555.
- 2] *Op. cit.*, par ex. p. 287 et 401.
- 3] *Ibid.*, p. 289.
- 4] *Ibid.*, p. 308-309.